

# Puisqu'il me faut partir

Auteur : Céline Ladriere

Parution : 05/01/2023

Roman

Perret...  
Éditions

www.editions-perret.com  
contact@editions-perret.com

## Puisqu'il me faut partir

Céline Ladriere



Perret...  
Éditions

### L'extrait

Cela fait plusieurs heures que je marche. La foule est maintenant clairsemée. Il y a de moins en moins de voitures, certaines abandonnées, déjà. La progression est difficile.

Je suis abruti de fatigue, tenaillée par la peur. Mon bras me fait mal à force de soutenir ma fille solidement retenue par le tissu que je porte en écharpe. Elle a huit mois, Clarissa. Mon bébé... Je crois que la nécessité de sa survie, le devoir de la protéger – viscéral... c'est ce qui m'a mise en chemin.

### Le pitch

Alice et Clarissa doivent échapper à la guerre. Plus qu'une nécessité, c'est un réflexe instinctif qui jette la mère et la fille sur les routes d'un exode où se mêlent la peur de l'inconnu, la crainte de l'ennemi et l'étonnement d'heureuses rencontres qui font oublier, ne serait-ce qu'un temps, la violence des combats. Parce qu'il faut partir. Continuer. Et vivre.

### L'auteur

Céline Ladrière est née en 1975. D'abord professeur de lettres dans les zones prioritaires de l'éducation, elle est aujourd'hui proviseur d'un lycée en Seine-et-Marne. De sa première carrière, elle garde le goût des livres et de la lecture. Si elle a toujours écrit pour elle, c'est la première fois qu'elle publie un roman. Écrit entre septembre 2021 et janvier 2022, il résonne curieusement avec l'actualité qui rattrape la fiction.

### Caractéristiques techniques

EAN : 9782957942732

Prix public TTC : 17 €

Pagination : 240 p.

Format : 140 × 205 mm

Distribution : Sodis



9 782957 942732

# Puisqu'il me faut partir

Auteur : Céline Ladriere

Parution : 05/01/2023

Roman

Perret...  
Éditions

www.editions-perret.com  
contact@editions-perret.com

## Puisqu'il me faut partir

Céline Ladriere

### L'avis de l'éditeur

Écrit dans un style vif et concis, le premier roman de Céline Ladriere nous emporte dans un monde dystopique que l'actualité rend particulièrement concret.

Les péripéties de l'exode que vivent Alice et Clarissa portent un formidable message de vie et d'humanité : les deux choses qui restent à l'homme au milieu du désastre de la guerre.

### L'avis des lecteurs

- À lire absolument! Très beau roman et très belle histoire qui emporte dans la vie d'Alice! J'ai adoré!
- J'ai dévoré ce livre où Alice joue sa vie. Alice ça peut être moi ou vous si le pire advenait en Europe. À faire lire à tous nos ados!
- Ce livre passionnant et émouvant raconte l'exil d'une mère et sa fille, récit d'une actualité glaçante mais aussi pleine d'espoir.
- Une aventure haletante et pleine d'espoir.



Perret...  
Éditions

# 1

Il faut fuir, c'est dans l'air, c'est partout. La menace est diffuse, on ne sait pas vraiment d'où vient le danger.

L'effervescence partout dans la rue. Par la fenêtre, regarder le spectacle d'une débâcle. Au centre de la rue, une sorte de cortège, lent et résigné, long cortège sans fin qui avance, tous dans le même sens, celui de la fuite. Je ne peux pas dire *qui avance comme un seul homme*: l'ensemble, à bien y regarder, est désordonné. La progression est entravée, par endroits, par des gravats, des débris, stigmates d'une nuit de bombardements. Partout ailleurs, des courses effrénées et hallucinées pour sortir quelques sacs des maisons, parfois des pièces assez encombrantes. Je n'entends pas les cris, j'ai laissé la fenêtre fermée pour éviter la poussière qui monte de la rue. Mais je les perçois sur les bouches déformées.

Le jour se lève à peine. L'immeuble n'a pas été touché par les bombardements et ma fille dort encore dans

son petit lit, dort enfin, après avoir hurlé de terreur à cause des bruits et des tremblements.

Je suis encore devant la fenêtre, retenue par l'agitation de la rue; tiraillée par l'indécision. J'entends des voisins qui courent dans les escaliers, en tous sens.

La cafetière fait son bruit coutumier qui signale que le café est prêt. De manière surprenante, s'il n'y a plus d'électricité, il y a encore du gaz. Avant de réaliser que je pouvais me faire un café, j'ai consulté mon portable. Aucun réseau.

Je m'arrache à la fenêtre et me sers un café dont l'odeur a envahi tout l'espace de la cuisine.

Mes gestes semblent ralentis, freinés. Je navigue entre l'angoisse et la stupeur. J'essaie de mobiliser mon cerveau sur la décision que je dois prendre: rester ou partir, mais ma pensée s'échappe continuellement.

Je pense à ma nuit sans sommeil, je pense à mon enfant qui dort. Des souvenirs surgis de mon adolescence me reviennent en masse, sans que je m'explique pourquoi ceux-là.

C'est le début de l'été, la nuit de la Saint-Jean. Des feux brûlent un peu partout. À la faveur d'un mensonge, j'ai pu quitter le domicile familial, j'ai quinze ans. J'ai rejoint une copine et nous nous dirigeons jusqu'à la ferme. Des barbecues ont été installés, l'odeur de saucisses grillées et de fumée. Je suis tout au bonheur de m'être échappée, d'être là où j'ai envie d'être, d'être ici

où il va enfin se passer quelque chose, peut-être... en tout cas un lieu des possibles. Ma copine et moi sommes électrisées, on sautille et on rit bruyamment sur les chemins. Nous sommes abordées par un groupe de garçons; le sentiment pour moi de devenir, à cet instant-là, importante. Un des adolescents m'offre un coca, le goût magique de la soirée. Le souvenir se brouille ensuite; reste ce groupe, deux filles, cinq garçons qui se parlent et qui rient, comme si cela se produisait tous les jours; nous sommes sous les étoiles, à l'écart dans le noir de la nuit. Des frissons sur tout le corps.

Je regarde par la fenêtre, j'y suis retournée, attirée malgré moi. Le défilé n'a pas tari. Il n'y a pas de voiture qui circule, la rue est défoncée. La mienne est en miettes, calcinée. J'ouvre la fenêtre, le martèlement des pas, les cris des enfants, les insultes des adultes. Au loin, j'entends le bruit irrégulier des moteurs qui accélèrent et qui freinent. Tout n'a donc pas été ravagé.

Le café est froid maintenant. Je m'aperçois que j'ai froid. Je ferme la fenêtre. La décision est enfin prise, sans que je sache trop comment, il nous faut partir.

Clarissa, toujours dans mes bras, ralentit mon ascension, Arnaud derrière, sa main dans mon dos. Du bruit derrière nous. Arnaud se retourne et me fait signe d'un coup de menton de continuer à monter les marches.

J'arrive sur un palier. Le mur d'en face est un trou béant sur la rue, quelques dizaines de mètres plus bas. Le plancher a été arraché en grande partie. Vertige.

Il n'y a pas d'issue.

Arnaud gravit les dernières marches. Je me retourne vers lui. Un coup de feu, il s'effondre. Tout se passe très vite et moi je suis ralentie, chaque geste au ralenti. Son assaillant est juste derrière, sur la marche précédente. Arnaud se retourne et le frappe de ses pieds. L'homme tombe dans les escaliers. Je m'approche d'Arnaud, ma main tendue vers lui, lui touche le visage. Nous entendons l'homme, ou un autre, remonter les escaliers. Les yeux d'Arnaud, les miens dans les siens. Il me repousse de son bras. L'homme arrive et lui tire en pleine poitrine, et le frappe au visage, le frappe et le frappe encore.

Je suis recroquevillée, Clarissa contre moi, dans un coin, je regarde, incapable de bouger. Je suis tétanisée. Mais pourquoi le frappe-t-il? L'homme m'aperçoit, s'approche; il me parle, je vois sa bouche articuler, je sais qu'il me parle. Je n'entends rien, je ne comprends rien.

Il me prend par-dessous le bras et me lève. Je suis juste capable de secouer frénétiquement la tête. Je

retombe par terre, il recommence. Il me traîne jusqu'au corps d'Arnaud et par un geste m'indique de le soulever.

Je le fais.

L'homme et moi faisons basculer le corps d'Arnaud dans le vide.

Je l'ai fait.

Je regarde Arnaud, tout en bas. Je l'ai fait.

Je sens le regard de l'homme sur moi. Je me redresse et je le regarde dans les yeux. Je rajuste Clarissa qui ne bouge pas, mais gémit, sa tête dans mon cou. Je le fixe.

Il m'attrape par le bras et me fait descendre sans ménagement par l'escalier. On sort par une des petites portes. Il interpelle un homme appuyé sur un 4x4 militaire. Il me pousse à l'intérieur. Il crie des mots et l'autre militaire monte, fait démarrer la voiture. Je ne comprends pas, rien. À l'extérieur de la ville, bien au-delà, entre champs et forêts, je suis débarquée; le véhicule repart aussitôt.

Ce doit être le milieu de la journée, le soleil est éclatant. Je suis seule, Clarissa a faim, je n'ai rien à manger, je n'ai plus rien. Je lui donne mon doigt à sucer après l'avoir sommairement passé sur ma langue. Goût de poussière.

Ma tête va exploser.

Je voudrais que ça s'arrête. Que mon cerveau se débranche. M'évanouir, là. Ou être foudroyée. Que mon cœur s'arrête. Enfin que ça s'arrête. En finir.